

Pour un de éclat de lumière

DARK ÉROTICA



SARA AGNÈS L.



© 2017 Sara Agnès L.
Tous droits réservés

Correctrice : Jo Ann von Haffe

Publié en août 2017, par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

SARA AGNÈS L.

Pour un
de éclat
de lumière

Dark erotica



Atramenta

01

PRISONNIÈRE



Tout est noir. Ça vibre et j'ai mal à la tête. J'essaie d'ouvrir les yeux, mais le sommeil s'accroche à mes muscles et se fait lourd. Je ne vois rien. Je tourne la tête dans tous les sens avant de comprendre que je porte un bandeau. Un bandeau ? Est-ce une blague ? Je me tortille, frappe les parois de la boîte dans laquelle je suis coincée, mais mes pieds et mes mains sont attachés. Dès que j'essaie de crier, un bâillon m'en empêche. Je fais des gestes brusques pour tenter de défaire mes liens en gémissant. Autour de moi, ça gronde, et je ne tarde pas à comprendre que je suis dans une voiture en mouvement.

Un sentiment d'effroi me submerge.

Sous l'épais bandeau, je referme les yeux et respire longuement pour essayer de retrouver un semblant de calme. J'ai l'esprit embrumé et un goût amer dans ma bouche. Ai-je été droguée ? Mes souvenirs me reviennent par fragments. Je me suis arrêtée à la bibliothèque, puis j'ai fait un détour pour acheter quelques pâtisseries orientales. Je suis sortie du magasin, mais je ne me rappelle plus m'être rendue à la voiture. J'essaie de me remémorer autre chose, une rencontre... En vain !

Limitée dans mes mouvements, je tâtonne dans le vide à la recherche d'un objet, n'importe quoi qui pourrait m'aider à me détacher, mais il n'y a rien à ma portée. Mon seul espoir, c'est

d'attaquer mon agresseur avec les jambes. Mais comment puis-je le heurter si je ne vois rien ? Je frotte ma tête contre le sol pour faire descendre le bandeau, mais il est tellement serré que rien ne bouge. Je ravale un sanglot, me contorsionne dans tous les sens pour passer mes jambes entre mes bras. Si je parviens à ramener mes mains vers l'avant, je pourrais retirer mon bandeau et mon bâillon, mordre les liens qui retiennent mes mains prisonnières ou frapper mon agresseur avec mes poings...

Soudain, la voiture tremble, ralentit, puis s'arrête. J'angoisse en me tordant davantage. Pourquoi ne suis-je pas plus souple ? Lorsqu'une portière s'ouvre, je me pétrifie et j'essaie de pivoter mon corps sur le dos pour préparer une attaque avec mes pieds. Mes mains se retrouvent écrasées sous mon poids, et mes muscles, encore endormis, peinent à me répondre.

Dès que le coffre s'ouvre, je donne un coup vers le haut, mais une main ferme attrape ma cheville et m'empêche d'atteindre ma cible.

— Je vois que tu es déjà réveillée.

Une voix d'homme. Grave. Je tente de me débattre et de crier lorsqu'il me soulève. Sa menace résonne :

— Plus tu te débats, pire ce sera.

En guise de preuve, il m'écrase plus fort contre lui. Je tremble comme une feuille, respire avec bruit, puis geins quand il me dépose sur le sol pour refermer le coffre de la voiture. À travers l'épais tissu qui me cache la vue, j'essaie de distinguer quelque chose. De la lumière, une ombre, n'importe quoi. Ce noir va me rendre folle !

Mes oreilles tentent de remplacer mes yeux. On déplace des objets, puis il se penche pour me reprendre dans ses bras. Je peine à ne pas me débattre et des larmes imbibent le bandeau. Je renifle, incapable de retenir mon tremblement. Cet homme m'a kidnappée. Cette seule pensée me fait renifler davantage. Je n'ai que vingt ans et que je n'ai encore rien vécu ! Pourquoi moi ?

— Calme-toi, dit-il en m'emmenant je-ne-sais-où.

Je marmonne à cause du bâillon, mais il ne semble pas le remarquer. Il marche, encore et encore. Je crois qu'il descend un escalier avant de me déposer sur une surface confortable. Je

retiens mon souffle quand je comprends qu'il s'agit d'un lit. J'essaie de me redresser, de me débattre, mais il contre à nouveau mon geste.

— Arrête ça tout de suite.

Sa main me ramène dos contre le matelas et défait les liens de mes poignets avant de les relever vers le haut. Des bracelets de métal froid remplacent la texture de la corde. Cette fois, je panique. Il m'attache au lit. Seigneur ! Cet homme va me violer ! Lorsqu'il répète l'opération avec mes pieds, je joue le tout pour le tout et donne un coup de jambe qui l'atteint, même si j'ignore à quel endroit. Il grogne. Alors que je tente de reproduire le même geste, une gifle me brûle la joue.

Je le supplie de me relâcher, mais je ne prononce que des mots incompréhensibles à cause de ce fichu bâillon. Mon pied droit perd sa chaussure et sa chaussette, puis il se retrouve coincé dans un anneau métallique. Mon corps s'étale sur ce lit et je me tortille tant bien que mal pendant qu'il m'écartèle pour attacher mon dernier pied libre. Quand le « clic » résonne, je serre les dents. Je suis prisonnière. Et aveugle. Je peine à respirer correctement et la panique me fait suffoquer, c'est peut-être la raison pour laquelle il retire mon bâillon. Alors que je tente d'avaler un énorme bol d'air frais, il reprend :

— Si tu cries, personne ne t'entendra.

— Qu'est-ce que... vous voulez ? haleté-je.

Ma gorge est sèche et je déglutis à quelques reprises avant de pouvoir humidifier mes lèvres. C'est long avant qu'il réponde et je ne peux pas m'empêcher d'espérer qu'il a commis une erreur. Peut-être qu'il m'a prise pour quelqu'un d'autre ? S'il veut une rançon, il sera déçu. Mon père n'a rien d'un riche homme d'affaires...

— C'est toi que je veux, Mia, annonce-t-il d'une voix grave.

Sa réponse m'effraie. Il connaît mon nom, ce n'est donc pas une erreur. Lorsqu'il s'installe sur le rebord du lit, près de moi, je suis incapable de retenir la peur qui me gagne et je serre les dents pour qu'elles cessent de claquer. Je sursaute lorsqu'il pose une main sur mon front et repousse les cheveux qui tombent sur mon visage.

— Je ne veux pas te tuer, dit-il à voix basse. Je promets de te rendre ta liberté d'ici quelques jours.

Ses doigts caressent ma bouche, puis descendent vers mon cou. Je détourne la tête loin de lui en déglutissant nerveusement. J'inspire et expire de plus en plus rapidement lorsqu'il poursuit sa route sur ma poitrine, puis mon ventre.

— Tu es magnifique, Mia. Tu m'as subjugué dès la première seconde.

Sa main remonte mon t-shirt et se glisse sous le tissu pour empoigner l'un de mes seins, coincé dans mon soutien-gorge. Il malaxe ma chair jusqu'à ce que mon mamelon réagisse.

— S'il vous plaît, le supplié-je d'une voix tremblante. Ne faites pas ça.

Ses gestes cessent. Il retire ses doigts, mais ses paroles ne sont pas rassurantes pour autant :

— J'ai essayé de te chasser de ma tête, mais je te veux. Comme un fou.

Il se redresse et je perçois le bruit de ses pas qui s'éloignent.

— Je reviens tout de suite, promet-il.

Il quitte la pièce en refermant la porte derrière lui. Je suis probablement dans un sous-sol car je l'entends monter des marches et un plancher craque, quelque part au-dessus de moi. Même si je sais que mon geste est vain, je me tortille pour tenter de me libérer. Mon sentiment de panique augmente. Il faut que je trouve un moyen de sortir de là !

Dès qu'il revient, je cesse de bouger, mais ma respiration fait un bruit désagréable, la peur m'empêche de me calmer.

— Laissez-moi partir, le supplié-je dès que je le sens tout près. Je ne dirai rien à personne, je vous le promets.

Je sursaute lorsqu'il pose une main sur mon front, m'effleurant d'une caresse furtive.

— Si je le pouvais, je le ferais.

— Vous pouvez !

— C'est faux. Tu m'obsèdes, tu comprends ?

Je recommence à pleurer, secoue la tête et le supplie :

— Ne faites pas ça, je vous en prie.

Il se penche vers moi, son souffle chaud glisse sur ma joue lorsqu'il chuchote, tout près de mon oreille :

— Cesse d'avoir peur.

J'éclate en sanglots et continue d'agiter la tête.

— Reste calme, reprend-il. Je vais retirer tes vêtements.

Un coup de ciseaux claque près de mon oreille.

— Si tu bouges, tu risques de te blesser.

Je n'ai pas le temps de saisir ses mots qu'il s'éloigne. Je frissonne lorsqu'il coupe mon jean de bas en haut, jusqu'à ma taille. C'est long car le tissu est épais. Quand il recommence sur l'autre jambe, il chuchote :

— Tu ne sais pas combien de fois j'ai imaginé ton corps nu.

D'un trait, il fait glisser mon jean sous moi. Dès qu'il s'installe entre mes cuisses, je tremble comme une feuille. Même si j'ai toujours ma culotte, j'anticipe la suite. Je sursaute lorsqu'il recommence son manège avec mon t-shirt. Le tissu cède aisément et un courant d'air frais sur mon ventre me fait frissonner. D'un coup sec, il arrache mon vêtement qui glisse sous mon dos. Un simple coup de ciseaux supplémentaire et mon soutien-gorge s'ouvre.

— Seigneur, non, soufflé-je.

— Tu es encore plus belle que je l'imaginai.

C'est une main chaude et ferme qui caresse ma poitrine. Ses doigts écrasent mes seins et il pince délicatement une pointe qui se dresse. Je détourne la tête en ravalant un sanglot. Je me sens tellement impuissante.

Le ciseau tombe sur le sol avec bruit et je tressaille lorsque l'homme se penche au-dessus de moi. Une bouche brûlante remplace ses mains sur mes seins, puis il lèche ma peau pendant que je me tortille pour essayer de protester.

— S'il vous plaît. Arrêtez.

C'est un filet de voix qui s'échappe. Je n'arrive pas à crier, à croire que la peur me paralyse. L'homme se redresse, puis chuchote :

— Cesse de lutter, Mia.

Quand sa main se pose sur mon sexe, au-dessus de ma culotte, je me débats un peu plus. Je donne un coup de bassin pour le chasser et je crie un « non ». En guise de réponse, mon dernier vêtement m'est arraché et une main emprisonne mon sexe avant de le malaxer.

— Plus tu te débats, plus ce sera difficile.

— Arrêtez ! répété-je, paniquée.

Ses doigts glissent sur ma peau et cherchent à pénétrer mon intimité quand je jette, d'une voix déformée par la peur :

— Non !

Les gestes de l'homme se font plus doux et il caresse mon clitoris avant de répondre :

— Je te ne veux pas te faire mal.

Dans un sanglot, je secoue la tête, et mon cri s'élève dès que ses doigts plongent en moi.

— Oh, Seigneur ! Arrêtez ! Je suis vierge !

Tout s'arrête brusquement. L'homme retire prestement sa main. Je reste là, à bout de souffle, la tête tendue vers l'avant. Mon aveu suffit-il pour le ramener à la raison ? Je tends l'oreille, guette sa réponse lorsqu'il plonge à nouveau ses doigts dans mon ventre.

— Non ! crié-je.

Il pousse en moi, puis ressort presque aussitôt avant de pester des mots incompréhensibles. Le matelas tangué pendant qu'il descend du lit et je tente, en vain, de refermer les cuisses. Et pourtant, un soupçon d'espoir remonte en moi.

— Ça, ce n'était pas prévu, dit-il. Tu prends la pilule, je l'ai vue dans ton sac. Et tu sors avec ce type depuis presque trois semaines, Carl Bergman. Je l'ai vu qui fourrait sa langue dans ta bouche, pas plus tard que la semaine dernière !

Mon visage se tourne dans sa direction, même si je ne vois rien. Comment cet homme peut-il en savoir autant sur moi ? Je le connais, forcément ! Pourquoi suis-je incapable de reconnaître sa voix ?

— Ce type agit avec toi comme s'il t'avait baisée, poursuit-il d'un ton agacé. Et il a probablement mis sa queue dans une bonne dizaine de filles sur le campus !

Le campus. Est-ce quelqu'un de l'université ? Je tente de faire défiler des visages, mais les cours sont terminés depuis presque deux semaines. Serait-ce un garçon qui m'aurait invitée quelque part et dont je n'ai pas le souvenir ?

— Pourquoi es-tu encore vierge ? me questionne-t-il.

Surprise, je bafouille :

— Mais... je ne sais pas. Je voulais... Je n'étais... pas prête.

Un silence passe et il me paraît affreusement long. Qu'est-ce qu'il fait ? Quand il bouge, mon oreille tente de décoder ses gestes. Quelque chose tombe par terre, puis le cliquetis d'une ceinture que l'on défait me remet en alerte.

— Non. S'il vous plaît, répété-je en sentant mes larmes remonter vers mes yeux.

— Je serai doux, promet-il.

— Je ne veux pas. Je ne suis pas prête, insisté-je.

Il n'a que faire de mes mots. Il se hisse sur le lit et se positionne entre mes jambes. Ses mains repoussent mes cuisses et ouvrent mon sexe devant lui. Je lutte difficilement contre son geste, mes menottes font un bruit désagréable chaque fois que je me débats et elles tirent désagréablement la chair de mes chevilles.

— Tu as eu raison d'attendre, dit-il en caressant mon clitoris. Bergman est un idiot, il ne mérite pas une femme comme toi.

Je me raidis, tente de bouger mon bassin pour esquiver ses petites frictions, mais ses jambes remontent et bloquent les miennes dans une position indécente : ouvertes à son bon vouloir. Alors qu'il augmente la vitesse de ses secousses, son érection pousse tout près de mon sexe.

— Bientôt, tu seras à moi, promet-il avant de mordiller la pointe de mon sein.

Je serre les dents lorsqu'il replonge ses doigts dans mon intimité, poussant doucement vers l'intérieur avant de reprendre ses caresses sur mon petit bouton de chair. Il accélère, ralentit, appuie plus fort. C'est affreusement long. Qu'est-ce qu'il attend ? Qu'il fasse sa petite affaire, qu'on en finisse ! Au bout de plusieurs minutes, il reprend ses gestes dans un rythme plus soutenu et je retiens maladroitement un soubresaut.

— Oui. Laisse-toi aller, m'encourage-t-il.

Je fixe le point lumineux qui peine à traverser le bandeau en essayant de comprendre ce qui se passe en moi. Mon corps est-il en train de céder à ce malade ? J'empoigne les barreaux de la tête de lit. Les frictions sur mon clitoris se font plus rapides et l'homme donne de petits coups vers l'avant, frottant sa verge sur le dessus de mon sexe.

— Arrêtez ! demandé-je. S'il vous plaît, je...

Ma voix s'étouffe dans un hoquet de surprise et je referme prestement la bouche, consciente que c'est un gémissement qui vient de m'échapper. Comment est-ce possible ? Je déteste ce qu'il me fait ! Et pourtant, mon corps commence à réagir à ces caresses.

— Cède-moi, Mia, chuchote-t-il en revenant embrasser mon ventre.

Je ferme les yeux et je serre le bois à m'en faire mal aux mains. Le souffle chaud de cet homme parcourt mon ventre, puis sa langue rejoint ses doigts et il embrasse mon sexe avec bruit. Seigneur ! Non ! Même si mes lèvres s'écrasent l'une contre l'autre pour éviter d'échapper un cri, une plainte s'élève de ma gorge. Je n'arrive plus à contrôler ce qui se passe dans mon corps.

— Non, soufflé-je. Pitié !

Ma respiration s'emballe et je serre les dents dans un grognement. La bouche inconnue interrompt ses caresses disgracieuses pendant que des doigts reviennent en moi. Lentement, mais dans un bruit plus qu'inquiétant.

— Ton corps me cède, Mia, je le sens. Cesse de lutter, tu ne fais que retarder l'inévitable.

Alors qu'il parle, de nouvelles secousses reprennent sur mon clitoris et je recommence à me tortiller. Je tente de déplacer mon bassin pour ralentir les sensations qui déferlent en traître. Lorsqu'il comprend mon manège, il pose sa bouche sur mon sexe et ses bras s'enroulent autour de mes cuisses pour m'immobiliser. Sa langue frotte et provoque de délicieux frissons de mon bas-ventre à ma nuque. Je geins de honte chaque fois qu'une plainte m'échappe, je me tends vers l'avant en essayant de lutter contre ce feu qu'il souffle dans mon corps. Peine perdue. Dès qu'un premier râle résonne, il s'acharne sur mon clitoris. Et même si je tente de résister au trouble qu'il fait naître en moi, je gémis comme une idiote lorsque l'orgasme me submerge. Je me cambre vers l'arrière, la gorge sèche et la respiration saccadée.

Je n'ai pas le temps de reprendre mes esprits que l'homme remonte sur moi et trace un sillon entre mes seins avec sa langue. Quand son sexe envahit le mien d'un coup sec, je me raidis en percevant une douleur au centre de mon corps.

— Non ! soufflé-je.

— Maintenant, tu es vraiment à moi.

Il reste là, immobile, plongé dans mon ventre. Mes muscles se tendent désagréablement autour de son sexe et mes yeux déversent de nouvelles larmes dans le tissu du bandeau. Le choc a été plus doux que ce à quoi je m'attendais, pourtant, je suis horrifiée. Quand il recule, c'est pour mieux revenir, et je renifle avant d'éclater en sanglots.

— À moi, répète-t-il dans un grognement.

Furieuse, je secoue la tête.

— Jamais ! m'écricrié-je.

Il bouge de nouveau en émettant des râles de plaisir. Je pleure, impuissante. C'est long. Et même s'il effectue des mouvements plus doux qu'au début, je me sens affreusement humiliée.

— Oh, Mia... Bientôt, ton corps se soumettra au mien...

— Plutôt crever ! sifflé-je.

Sa main se pose sur mon cou et serre jusqu'à obstruer ma respiration. Soudain, je regrette les paroles que j'ai jetées sous l'effet de la colère. Compte-t-il me tuer ainsi ?

— Attention à ce que tu souhaites, me prévient-il.

Ses doigts toujours sur ma peau, il reprend son déhanchement de façon plus rapide, puis il jouit dans de petites plaintes rauques.

— Oh, Mia... Si tu savais le nombre de fois où j'ai songé à ce moment...

Je grimace et je serre les dents, déçue que la douleur s'estompe entre mes cuisses. J'aurais aimé me remettre à pleurer, mais je suis soulagée qu'il cesse de se tenir à mon cou. Ses mains s'enfoncent de chaque côté de ma tête et son corps domine complètement le mien. Contre mon oreille, il jouit, puis s'immobilise alors qu'il est toujours en moi. Ça y est, il a

éjaculé. Cette fois, j'en suis sûre. Me voici souillée. Sale. Je ravale de nouvelles larmes. Qu'allait-il faire de moi, maintenant ?

Je sursaute lorsqu'il caresse mon visage et je tente de me dérober à son geste en détournant la tête.

— Les choses seront plus faciles d'ici quelques jours.

Ses paroles ne me rassurent pas. Même si je ne distingue rien, je ne peux pas m'empêcher de pivoter la tête dans sa direction.

— Quelques... jours ? répété-je.

— Je n'ai pas fait tout ça pour me contenter d'une vulgaire baise sans intérêt.

Je sursaute lorsqu'il détache l'une de mes mains qui tombe lourdement sur ma poitrine. Lorsqu'il défait la seconde, je frotte mes poignets douloureux, mais à la seconde où j'essaie de retirer le bandeau qui m'empêche de voir, il fait un drôle de bruit avec sa bouche.

— Attends avant de faire ça. Je vais monter nous préparer quelque chose à manger. Profites-en pour visiter tes nouveaux quartiers, et utilise la salle de bains pour te nettoyer. J'ai déposé un peignoir sur la commode.

Sa main se pose lourdement sur le dessus de ma tête avant d'ajouter :

— Si tu cries, personne ne t'entendra, mais tu auras néanmoins une fessée digne de ce nom.

Je tremble et je hoche simplement la tête pour lui signifier que j'ai compris. Lorsqu'il repart, je reste là, immobile, à attendre que ses pas s'éloignent. Il referme la porte et la verrouille derrière lui. Même lorsqu'il monte à l'étage, je prends un temps considérable avant d'oser retirer le bandeau de mes yeux. Comme je ne parviens pas à défaire le nœud qui le retient, je le fais glisser vers le haut avec difficulté. La pièce où je suis est grande, on dirait un studio sans fenêtre. Les murs sont peints de couleurs délicates et les meubles sont en bois. À droite du lit, il y a une petite table avec deux chaises. C'est loin de ressembler à un cachot. Les seuls signes qui prouvent ma captivité sont les menottes accrochées à chaque extrémité du lit, et je ne me fais pas prier pour détacher mes chevilles.

Pendant que je continue d'étudier l'état des lieux, je croise mon reflet dans la glace qui orne la commode face au lit. Je suis dans un sale état, les yeux rougis et les cheveux emmêlés. Je renifle en descendant mes yeux vers mes jambes. Il y a quelques traces de sang entre mes cuisses et la couverture du lit est tachée. Je renifle encore avant de me lever et de pousser la seule porte qui est ouverte. Je m'agenouille devant le cabinet et vomis tout ce qui se trouve dans mon estomac avant d'éclater en sanglots.

02

LE MASQUE



Je reste longtemps sous la douche, puis je bouche la bonde et je m'immerge dans l'eau chaude. Trop chaude, d'ailleurs, mais j'aimerais faire cesser ce tremblement constant qui m'anime. À l'aide du savon et d'une petite lingette, je me frotte inlassablement. J'ai l'impression qu'il m'a touchée partout, que je dois chasser la trace de ses doigts sur ma peau. Je me maudis de m'être arrêtée dans cette pâtisserie, mais encore plus d'avoir cédé aux caresses de cet homme. Je peste et je rage en sanglotant dans le fond de la baignoire. Je me sens à la fois impuissante et honteuse.

Chaque fois qu'un bruit résonne à l'étage, je tends l'oreille et retiens mon souffle, anxieuse à l'idée qu'il revienne. Cela doit faire une bonne heure que je suis là, à me laver et à rajouter de l'eau chaude pour maintenir la température. Quand le plancher craque et que la porte de l'étage s'ouvre, je me redresse brusquement. Ses pas empruntent l'escalier et je m'empresse d'enfiler le peignoir. Je ne prends pas la peine de me sécher. Serrant le bout de tissu contre moi, je reste enfermée dans un coin de la salle de bains, en espérant qu'il reparte sans attendre.

La porte de la chambre s'ouvre doucement. L'homme entre et je l'entends déposer quelque chose. Quand je perçois ses pas qui s'approchent, je recule contre le mur du fond en retenant ma respiration. Il frappe à la paroi qui nous sépare de petits coups discrets.

— Mia ? Je t'ai apporté de la soupe. J'ai aussi posé de nouveaux draps sur le lit, tu serais gentille de les installer. Je reviens très vite, je vais juste démarrer une lessive.

Lorsqu'il s'éloigne à nouveau, je ne peux pas m'empêcher de regarder autour de moi, à la recherche du moindre objet que je pourrais lui balancer à la tête. Hormis cette savonnette, une brosse à dents et un minuscule tube de dentifrice, il n'y a rien.

Dès que ses pas remontent l'escalier, je sors de la salle de bains sur la pointe des pieds et j'inspecte la chambre. J'ouvre les tiroirs : vides. Les cadres sont des reproductions en bois vissées directement au mur. Merde ! Il a vraiment pensé à tout ! Je me dirige vers la petite table sur laquelle il a déposé un bol de soupe. Le contenant et même la cuillère sont en plastique. Je grogne en essayant de retrouver mon calme. Je ne peux pas croire que je suis coincée ici ! Que je n'ai rien pour me défendre !

Dès que les pas se font de nouveau entendre, j'ai envie de repartir m'enfermer dans la salle de bains. Il n'y a aucun verrou sur la porte, mais je ne vois aucun autre endroit où me réfugier. Avec un semblant de courage, je reste à côté de la table où il a déposé le dîner, à attendre. J'entends le verrou qu'il retire, puis je fixe la paroi qui s'ouvre doucement. C'est instinctif, je recule d'un pas et me retrouve encore dos contre le mur. Ma respiration s'emballe quand l'homme apparaît pour la première fois à ma vue. La première chose que je remarque, c'est un corps svelte et musclé, puis ce masque – une sorte de loup – souple et noir, qui camoufle son visage. Ses cheveux sont bruns, courts, et il a une bouche charnue encadrée d'une mâchoire carrée. Quand il m'aperçoit, aussi trempée que tremblante, il sourit.

— J'espère que tu aimes la soupe aux légumes. Je n'ai pas eu le temps de faire un repas plus copieux, mais je me rattraperai demain soir.

— Vous comptez me garder ici combien de temps ?

Il a un vague haussement d'épaules.

— Le temps qu'il faudra.

Sa réponse ne me rassure pas. J'ai un petit sursaut lorsqu'il lève un bras, mais il me montre seulement la place près de moi.

— Je t'en prie, installe-toi. Mange un peu. Il vaut mieux que tu reprennes des forces...

Sa mise en garde m'effraie, et je redresse la tête.

— Des forces pour quoi ?

Il sourit davantage, puis émet une sorte de rire.

— Pour la suite du programme, évidemment. Plus tu lutteras, plus cela te semblera difficile, mais je ne doute pas que tu finiras par t'offrir de ton plein gré.

— Alors là, jamais !

Son regard s'assombrit, puis le ton de sa voix baisse et devient menaçant.

— N'oublie pas que je suis celui qui décide ce que je donne et ce que je prends. À ta place, je m'arrangerais pour rafler des orgasmes plutôt que des coups.

Il fait un pas vers moi et même si je suis déjà dos au mur, je m'y écrase davantage, incapable de contrôler ma peur.

— J'ai d'ailleurs un souvenir très net de l'orgasme que je t'ai offert, il n'y a pas une heure.

Je détourne les yeux, gênée, avant de jeter, moins sèchement que je le voudrais :

— Je préfère encore les coups.

— Libre à toi de choisir la manière forte, mais le résultat sera le même.

Dans un claquement de doigts, il force mon attention à revenir sur lui. Je le fixe avant de comprendre qu'il s'impatiente de me voir à table. Le souffle court, je lui obéis, mais je garde les yeux rivés dans sa direction et je me raidis lorsqu'il vient s'installer face à moi.

— Mange pendant que c'est chaud, insiste-t-il. Cela te fera du bien. Tu n'as pratiquement rien mangé, ce midi.

Je fronce les sourcils avant de le questionner :

— Vous m'avez suivie ?

Même si la quasi-totalité de son visage est masquée, sa bouche esquisse un rictus pendant que ses yeux semblent vouloir me ramener à l'ordre.

— Tu ne devrais pas poser ce genre de questions.

Je le scrute à la recherche du moindre indice concernant son identité. Il porte une chemise blanche dont les manches sont repliées et me permettent de voir ses avant-bras. Il n'a aucune marque distinctive, pas de tatouage ou de cicatrice, son visage laisse entrevoir une légère repousse de barbe... virile. Une chose est sûre : il n'a rien à voir avec les garçons que je fréquente. Pour cause ! Il s'agit d'un homme. Il doit avoir dix ans de plus que moi, sinon plus !

— Je... ne vous connais pas, dis-je encore. Vous n'êtes pas un étudiant...

— Mange, ordonne-t-il de nouveau.

Je baisse les yeux vers le bol de soupe, mais je n'ose pas y toucher. Qui sait ce qu'il y a mis ? Devant mon immobilisme, il bondit de sa chaise et récupère la cuillère. J'ai un geste de recul, croyant qu'il va tenter de me faire manger de force, mais il porte une première bouchée à ses lèvres.

— Il n'y a rien dans cette soupe, dit-il avec agacement. Je n'ai pas besoin de drogue pour te contraindre à ma volonté.

Les yeux embués, ma voix se brise lorsque je demande :

— Pourquoi vous... faites ça ?

— Pourquoi ?

Il se lève et me fait signe de le suivre. Pétrifiée, je recule sur la chaise en secouant la tête. Impatient, il m'empoigne par le bras avant de me planter face au miroir de la commode.

— Regarde-toi, Mia. Tu as le teint d'une rose, des cheveux d'ébène.

Il glisse ses doigts dans ma crinière humide, faisant mine de me peigner, puis tire sur mes cheveux pour que je me tende devant lui et plonge son autre main sous le peignoir pour prendre mon sein.

— Un corps qui ferait pâlir toutes les déesses de l'Olympe.

Je tressaille en déviant le regard. Je déteste me sentir aussi faible. Peut-être comprend-il mon malaise car il me relâche d'un geste brusque avant de retourner s'asseoir.

— Mange.

— Je... n'ai pas faim.

— Serais-tu si pressée de retourner dans ce lit ?

Sa voix se fait railleuse, mais sa menace suffit à ramener mes fesses sur la chaise. D'un geste hésitant, je me décide à porter un peu de soupe à mes lèvres en essayant de déceler la présence d'un goût douteux. Elle n'est pas mauvaise, elle est même assez bien relevée.

L'homme me fixe avec un sourire ravi. Son regard me gêne, et je me doute de ce qu'il cache : l'envie d'arracher ce peignoir. Autant prendre mon temps pour vider ce bol, ne serait-ce que pour gagner quelques minutes supplémentaires...

— Est-ce que... vous avez un nom ?

— Crois-tu que je te le donnerais ? se moque-t-il.

— Non, mais... Comment je fais pour... Si je veux vous appeler ?

— Appelle-moi « Monsieur ».

Je pince les lèvres, contrariée, avant de soupirer :

— Bien. Monsieur.

Ma docilité semble le ravir. Ce jeu lui plaît. Il suffit de voir la manière dont il frotte sa lèvre inférieure avec son pouce. Penchée sur mon bol, je mange. Tout compte fait, j'espère qu'il a mis quelque chose dans cette soupe, une substance assez forte pour m'abrutir pendant qu'il fera sa besogne. Un somnifère, par exemple, ce serait parfait.

Quand le fond du plat apparaît, je ralentis encore et je relève les yeux vers lui.

— Vous ne mangez pas ?

— Pas ce soir. Mais demain, peut-être me joindrais-je à toi pour le repas.

Je rebaisse la tête et, du coin de l'œil, remarque qu'il a laissé la porte ouverte. L'idée s'inscrit en toutes lettres dans mon esprit : FUIR. Suis-je capable de le semer, même sans savoir où nous sommes ? Peu m'importe. Si j'arrive à quitter cette maison, je trouverai bien une route ou des voisins qui peuvent m'aider.

— Bois un peu d'eau, dit-il encore.

Je porte le verre en plastique à mes lèvres, déçue qu'il ne soit pas dans une matière plus dure. J'aurais bien aimé lui lancer un objet massif à la tête. Dès que je repose le tout sur la table, il annonce :

— Je crois qu'on peut passer au dessert.

Un haut-le-cœur me prend et je ne peux pas m'empêcher de jeter sèchement :

— Je suppose que c'est moi, le dessert ?

Il rit avant de se redresser.

— On ne peut rien te cacher, ma déesse. Viens par ici.

Dans des gestes lents, je me lève de ma chaise et je fixe l'ouverture de la porte en essayant de garder mon calme. Je dois attendre le bon moment pour fuir, il ne faut surtout pas que je gâche tout.

La main de l'homme se pose dans mon dos et m'arrête pendant que je marche en direction du lit.

— Reste là. Retire ton peignoir.

Mon angoisse grimpe en flèche. Dès que je m'immobilise, l'homme recule de trois pas pour mieux m'observer. Est-ce le moment que j'attends ? J'en doute, il est trop alerte. Le temps que je trouve la sortie de sa maison, il m'aura rattrapée. Tout ce que je souhaite, c'est que là-haut, il y ait des objets qui pourraient m'aider à l'assommer.

Retenant mon souffle, je me décide à ouvrir le peignoir et le laisse tomber à mes pieds. Je garde les yeux loin des siens, je ne veux surtout pas voir son désir. Il m'effraie. Et même si je ne le vois plus, je l'entends. Sa respiration s'accélère et résonne dans toute la pièce.

— Vraiment magnifique, chuchote-t-il. Sois gentille et enlève mes vêtements.

Je prends quelques secondes avant d'avoir le courage de m'avancer vers lui. Son masque m'intimide, on dirait qu'il n'a aucune émotion. Il m'observe pendant que je remonte mes mains pour déboutonner sa chemise. C'est compliqué car je tremble. Il doit certainement le remarquer puisque ses doigts se posent sur les miens.

— N'aie pas peur.

Je déglutis quand je parviens à ouvrir sa chemise. Ce que je pressentais est là : il est musclé, fort, imposant.

Agacé par le temps que cela prend, il fait glisser sa chemise de lui-même avant de me rappeler à l'ordre :

— Le pantalon, maintenant.

Je baisse mon regard vers son ventre et défais maladroitement sa ceinture. Je déteste le goût de la peur. Il me prend à la gorge, amer, surtout lorsque le pantalon tombe sur le sol. Son érection est visible sous son caleçon et je ferme les yeux pour éviter de la fixer.

— Retire-le, chuchote-t-il.

Même si je me doutais qu'il l'exigerait, je retiens mon souffle avant de m'exécuter, et je dois me pencher pour le faire descendre à ses pieds. Son sexe se tend vers moi, gonflé, raide, et je me dépêche de me redresser pour qu'il cesse de léviter sous mon nez.

— Touche-le, ordonne-t-il encore.

Avant que je ne réagisse, il récupère ma main et enroule mes doigts autour de son pieu de chair. C'est même lui qui m'indique le mouvement à suivre. Je le laisse faire en gardant la tête de biais. Je ne veux surtout rien voir, encore moins les réactions que cela provoque.

— J'ai du mal à croire que tu étais vierge, lâche-t-il soudain.

J'interromps mon mouvement avant de constater qu'il ne suivait que partiellement mes gestes. D'une simple pression sur mes doigts, il m'indique de poursuivre.

— Tu n'es quand même pas si prude, si ?

Je ne réponds pas. J'accélère mes mouvements le long de sa verge tendue en espérant que cela suffise à le faire taire. Au moment où il perdra la tête, peut-être aurais-je la chance de pouvoir m'enfuir ?

— Tu as déjà touché un garçon, comme ça ? me demande-t-il encore.

Malgré moi, je sens mes joues rougir.

— C'est arrivé, avoué-je.

— Souvent ?

Pour lui signifier que ce n'est pas le cas, je secoue la tête. Ses doigts libèrent les miens, mais je continue de le masturber, même quand il relève mon visage vers le sien.

— Et ta bouche ? Tu l'as déjà offerte à un homme ?

Sur le moment, je ne saisis pas très bien le sens de sa question. Me parle-t-il de baisers avec la langue ? Puis je blêmis et cesse de le caresser brusquement. Il ne me parle quand même pas de... ?

— Aurais-je l'honneur d'être le premier à te prendre par là aussi ?

C'est plus fort que moi, je recule et je secoue la tête.

— Non.

— Non ? Parce qu'un autre a déjà mis sa queue dans ta bouche ou parce que tu crois pouvoir défier mon autorité ?

— Je ne veux pas !

J'ai envie de fuir, de courir vers cette porte entrouverte avant que son ordre tombe, et pourtant je reste là, tremblante, à attendre les mots qui ne tardent pas à résonner dans la pièce.

— À genoux.

— Non.

Ma voix faiblit, trahissant la peur qui grimpe en force dans mon corps.

— Ne m'oblige pas à te prendre de force.

Il se rapproche de moi, agrippe mes cheveux et me contraint à me cambrer pour éviter la douleur.

— Tu veux que je t'attache et que je pousse ma queue entre tes lèvres ? Ce serait dommage et ce ne serait certainement pas digne de toi.

— Je ne veux pas faire ça !

— D'accord.

Il relâche ma tête et me pousse vers le lit avant de saisir une menotte.

— Viens ici, jette-t-il, visiblement en colère.

Je panique. S'il m'attache, je ne pourrai jamais m'enfuir ! La voix déformée par la peur, je bafouille :

— Non, je... Pas d'attache. Je le ferai.

Il pivote la tête dans ma direction, sceptique. Comme s'il fallait que je lui prouve ma bonne volonté, je me laisse tomber à genoux sur le sol. Dès qu'il se rapproche de moi, je parle vite, anxieuse :

— C'est que... je ne suis pas très à l'aise avec... Je ne l'ai jamais fait...

Son souffle s'emballe, signe que ma réponse lui plaît. Il caresse délicatement mes cheveux.

— Ne t'inquiète pas, je te montrerai.

Lentement, son gland s'approche de ma bouche. Dès que j'entrouvre les lèvres, il m'interrompt et m'oblige à relever les yeux vers lui.

— Si tu me mords, tu le regretteras amèrement.

Je hoche rapidement la tête. Le mordre suffirait-il seulement pour me donner le temps de fuir ? Mon anxiété remonte lorsqu'il fait danser son érection sous mon nez.

— Tu l'enveloppes de tes lèvres, puis tu le pousses bien au fond avant de revenir vers l'arrière. Ce n'est pas très compliqué.

Je pose le bout de son gland contre mes lèvres et le fais coulisser dans ma bouche. Ses doigts s'accrochent fermement à mes cheveux. Mes gestes sont lents, incertains, trop courts aussi. Au troisième passage, il souffle :

— Plus loin. Pousse-le vers ta gorge.

Sa main accompagne mon mouvement, force ma bouche à en prendre davantage avant de me laisser revenir vers l'arrière. J'ai un haut-le-cœur, mais il me dicte un rythme et contraint mes gestes. Mes caresses commencent à faire effet car un premier râle résonne, puis il gronde :

— Oui ! Comme ça. Continue !

Vu la façon dont il ramène ma tête de plus en plus vite vers son ventre, je ne vois pas comment je pourrais faire autrement. Quand je le sens sur le point de défaillir, mon esprit se déconnecte et visualise toutes les étapes à effectuer pour fuir cet endroit : le faire tomber, récupérer mon peignoir et foutre le camp en quatrième vitesse. Il gémit, ses doigts serrent davantage mes cheveux avant que son sperme inonde ma bouche. Son bassin complète les mouvements que j'essaie de ralentir en poussant plus loin son gland vers ma gorge.

— Avale bien. Oh, oui... Avale tout...

Je n'en fais rien. Je le repousse de toutes mes forces et le frappe sous les testicules. Dans un cri, il bascule vers la table de chevet derrière lui et s'écroule sur le sol. Tout en récupérant mon peignoir, je crache le liquide visqueux par terre avant de bondir en direction de la sortie. Je cours, grimpe l'escalier avant de me retrouver face à une porte close. J'essaie de l'ouvrir, en vain. Non ! Pourquoi est-elle verrouillée ? Déterminée, je la frappe de toutes mes forces en criant :

— Au secours ! Aidez-moi !

— Tu vas me le payer !

La voix de mon agresseur se rapproche et je jette un coup d'œil rapide vers l'arrière. Il marche avec difficulté. Je regrette de ne pas lui avoir arraché la queue avec mes dents !

D'une main, il fait danser un trousseau de clés dans ma direction.

— C'est ça que tu cherches ?

Même si j'essaie de rester digne, des larmes de désespoir inondent mes joues.

— Pitié, laissez-moi partir, soufflé-je.

D'un pas lourd, il monte la première marche et mon sentiment de panique m'oblige à vérifier que la porte est bien verrouillée. Je cherche à l'enfoncer, même si cela me fait un mal de chien au niveau de la hanche. Quand il arrive à ma hauteur, l'homme m'attrape par les cheveux et je tombe à genoux sur la dernière marche. Il me tire vers le bas et je redescends maladroitement vers ma prison. S'il continue, il va m'arracher la tête ! Lorsqu'il me jette en direction du lit, je chute par terre et il se rue vers moi.

— Puisque tu veux la jouer ainsi...

Il m'arrache le peignoir avant de me pousser tête première vers le sol. Je me retrouve à quatre pattes, à pleurer, pendant qu'il me claque les fesses à m'en faire éclater la peau.

— S'il vous plaît, pleurniché-je.

— Tu ne partiras jamais d'ici, annonce-t-il sans cesser ses coups.

Quand tout s'arrête, il est essoufflé et moi aussi. Je sanglote. J'ai l'impression qu'il vient de me brûler les fesses et l'arrière de la tête m'élançe à la racine de mes cheveux.

Le silence qui suit est long. Son souffle est aussi bruyant que le mien. J'espère qu'il va foutre le camp pour que je puisse pleurer un bon coup, mais sa main glisse entre mes cuisses et ses doigts fouillent mon intimité. Je sursaute et il grogne sans attendre :

— Laisse-moi faire.

Je renifle. Lorsqu'il dévie ses caresses sur mon clitoris, j'ai un spasme nerveux. Enfin, je crois. J'avoue que je ne suis pas certaine de qui se passe dans mon propre corps.

— Tu vas jouir, décide-t-il en secouant mon petit bouton de chair avec plus de force.

Mes muscles se tendent et je tente de me dérober lorsqu'il me claque de nouveau la fesse. On dirait que ma peau va se fendre !

— Tu veux des coups ou du plaisir ? me questionne-t-il en cessant de bouger.

Je ne veux ni l'un ni l'autre. Sans réponse de ma part, il frotte mon clitoris. Je me cambre en essayant de retenir mon souffle. Je ne peux pas croire que je vais lui céder alors qu'il vient de me frapper, et pourtant mon sexe pulse sous ses doigts.

— Non... S'il vous plaît, le supplié-je.

Quand j'essaie de réprimer le cri qui veut franchir mes lèvres, il replonge ses doigts en moi et tout mon ventre se tord. Une vague de plaisir me prend par surprise et je gueule en griffant le sol sous mes mains. C'est trop fort ! Dès que tout s'arrête, je rouvre les yeux, perdue par les sensations qui viennent s'abattre sur moi. Seigneur ! Qu'ai-je fait ? Je n'ai pas pu résister à cet orgasme ! Je renifle et je pleure, déçue de ce corps qui est le mien et qui pourtant ne m'obéit plus.

L'homme se positionne derrière moi. Je penche la tête, les yeux inondés de larmes, et je souffle un simple « Oh... non » quand il pousse son sexe en moi.

— Tu me vois contraint de prendre ce que je veux, dit-il avant de me cogner avec rudesse.

Mon corps tangué vers l'avant. L'homme me ramène prestement vers l'arrière et me pénètre de nouveau. Je serre les dents, humiliée, tant par cette position que ma réaction : mon bas-ventre pulse. Je pleure pendant qu'il me prend à bon rythme, espérant qu'il éjacule très vite, mais il ralentit. Ses mains se font lourdes sur mes fesses en feu et il semble se plaisir à griffer ma peau endolorie. Je geins en étouffant le bruit qui s'échappe de mes lèvres, essayant de ne pas lui donner trop de satisfaction sur la douleur qu'il provoque, mais c'est surtout à mon orgueil que j'ai mal. Quand il accélère et qu'il donne quelques coups bien sentis entre mes cuisses, je me tords en étouffant un autre râle. De plaisir, cette fois.

— Ton corps me cède, Mia.

Il recommence, me cogne de son pieu de chair jusqu'à ce que je laisse échapper un nouveau cri.

— Je vais te baiser si fort que chaque parcelle de ton corps se soumettra à moi.

À cette idée, il devient fou et accélère ses déhanchements en gémissant avec bruit. Comme je lutte contre les sensations qu'il génère en moi, il pose une main sur mon clitoris et le branle. Pourquoi ne me fiche-t-il pas la paix ?

— Arrêtez ! gémis-je.

— Tu es à moi, tu entends ? À moi ! rage-t-il en me caressant de plus en plus fort.

Je ferme les yeux, tente de retenir le cri qui se forme dans ma gorge, mais mon corps cède : il s'ouvre, tressaille, hurle jusqu'à ce que ce son traverse mes lèvres. Et même si j'écrase ma bouche d'une main, le bruit de la honte résonne dans la pièce et si longuement que ma tête tombe lourdement sur le sol. J'ai l'impression d'avoir été terrassée. Lui, il prend son pied dans un râle affreusement long.

Quand tout s'arrête, je fonds en larmes.

C'est long avant qu'il se retire. Dès que je retrouve ma liberté de mouvements, je me recroqueville sur le sol et je continue de pleurer.

— La prochaine fois, il te faudra mériter ton orgasme.

Il récupère ses vêtements, puis mes couverts, et sort de la pièce. Même quand le verrou se referme sur la porte et que ses pas s'éloignent, je reste là, par terre, à sangloter.

03

LE NOIR



Je ne sais plus combien de temps je reste sur le sol, mais soudain, les lumières s'éteignent. C'est si prompt que ça ressemble à une panne d'électricité. Je me redresse mollement et ne distingue rien. Sous la porte, j'aperçois une minuscule et très lointaine lueur. Je comprends : cet homme a décidé de m'aveugler d'une autre façon. J'attends sans que rien ne se passe, alors je me décide à marcher à quatre pattes pour éviter les obstacles et j'atteins la salle de bains. À tâtons, je ferme la bonde et je fais couler un fond d'eau dans la baignoire. Je geins sous la douleur provenant de mes fesses quand j'y prends place, mais il faut que je lave tout ce sperme. Que je lave ma honte, si tant est que j'en sois encore capable. Je renifle en me touchant de façon indécente. J'essaie d'introduire l'eau dans mon sexe pour m'assurer que tout sorte.

Quand mes yeux s'habituent à l'obscurité et que j'arrive à distinguer ce qui m'entoure, j'ajoute un peu d'eau chaude et je glisse au fond de la baignoire pour tenter de calmer ces tremblements incessants. J'avais échoué sur toute la ligne : en ratant mon évasion, mais surtout en cédant à cet homme. Non seulement il avait pris ma virginité, mais il m'avait imposé mes premiers orgasmes. N'aurais-je pas dû pouvoir y résister ?

Quand l'eau devient froide, je sors et cherche une serviette pour me sécher avant de revenir dans la chambre. Je prends un temps considérable à mettre les draps propres sur le lit, puis je m'étends sur le matelas et renifle en écrasant l'oreiller contre moi. Je voudrais m'endormir, mais j'en suis incapable. Je n'arrive pas à chasser les images de ces dernières heures. L'espoir s'estompe petit à petit. Ce type va me détruire et je ne peux rien y faire. Je n'ai absolument aucun plan.

Je m'étends sur le dos et fixe le plafond dans le noir. Je distingue à peine mes mains quand je les soulève dans les airs. J'essaie de tuer le temps. Je pense à mon père qui m'attend et qui doit s'inquiéter de ne pas me voir revenir à la maison. Je regrette de l'abandonner alors que ma mère lui a déjà fait le coup avec cette saleté de cancer. Maintenant que la mort est peut-être tout près, c'est à lui que je pense. Je doute qu'il sorte indemne de ce nouveau drame.

Mon esprit dérape. Je pense à ces jolies pâtisseries orientales que j'ai achetées un peu plus tôt, surtout celles à la fleur d'oranger, la nouvelle spécialité de la boutique. Je ne la goûterai jamais... Et que dire du voyage à Paris dont je rêve depuis que j'ai seize ans ?

Dans le noir, on dirait que tous mes rêves meurent, lentement...

04

LE JEU



Je n'ai plus conscience du temps. Je m'assoupis, je me réveille en sursaut, je fais des rêves désagréables et j'essaie de chasser la fatigue qui m'anime. Quelle heure est-il ? L'homme n'a pas remis le courant. Si ça se trouve, c'est le matin.

Quand je perçois des craquements à l'étage, je soupire. C'est la première fois que le silence me rassure davantage que le son de ces pas. C'est long. Je l'entends marcher, puis je perçois un bruit d'eau.

Dès qu'il descend l'escalier, je me redresse sur le matelas et je m'enroule dans les draps. Le bruit du verrou résonne et l'homme apparaît sur le seuil. Une lumière filtre de l'étage, découpant son corps dans la pénombre. Il est torse nu, vêtu d'un simple bas de pyjama. Je scrute son masque et j'ai soudain envie de le lui arracher. C'est la seule chose que je puisse faire, ça le foutra en rogne. Il me tuera peut-être, et alors ? Vaut-il mieux mourir maintenant ou après tous les viols qu'il a planifiés ? Quoique... S'il camoufle son visage, c'est qu'il a peut-être l'intention de me laisser vivre ?

Au lieu de s'approcher de moi, il recule, se penche, puis il revient avec un plateau qu'il porte jusqu'à la petite table. Il ressort de la pièce sans m'accorder la moindre attention. Le verrou retombe et ses pas s'éloignent. Je m'attends à ce qu'il revienne à tout instant, mais les craquements de ses pas m'indiquent qu'il est bel et bien remonté.

Au bout de cinq minutes, je décide de me lever. Comme il m'a confisqué le peignoir, je m'enveloppe dans le drap que j'attache autour de ma poitrine. Du café bien chaud ! Je récupère la tasse en styromousse et la porte à mes lèvres avant de soupirer, ravie. Dans un petit sac en papier, je découvre un croissant que je mange avec appétit.

Quand l'escalier grince à nouveau, j'avale ma dernière bouchée de travers et je toussote avant de bondir sur mes pieds pour être debout quand il ouvre la porte. Au passage, je vérifie que le drap est bien attaché autour de mon corps. Dans la lumière qui provient de l'étage, l'homme réapparaît : toujours torse nu, dans son bas de pyjama, avec ce masque ridicule. Il entre et vient jeter un œil au plateau.

— Tu devrais aller aux toilettes, annonce-t-il.

J'ai envie de lui répondre qu'il fait trop noir pour faire quoi que ce soit dans cette pièce, mais j'obéis. Il n'y a rien de plus gênant que de devoir faire ses besoins à côté d'un parfait étranger, surtout quand on sait ce qu'il attend. Quand je tire la chasse, j'essaie de me regarder dans le miroir et je me sens bête de vouloir me coiffer. Autant sortir de là et le laisser faire ce qu'il veut pour avoir un autre moment de répit. Malgré tout, je remballer ma nudité dans ce drap beaucoup trop long, le laissant traîner par terre quand je reviens dans la pièce.

Assis sur le rebord du lit, l'homme fait un signe de la main.

— Retire ça. Une déesse ne doit jamais avoir peur de se montrer nue.

J'ai envie de lui dire que je n'ai rien d'une déesse, mais à quoi bon argumenter avec ce malade ? Maladroitement, je tire sur le nœud et je baisse la tête quand le drap tombe sur le sol.

— Viens par là.

Il tapote le matelas d'une main et se lève. Je m'avance, mais je reste devant, immobile, à essayer de comprendre ce qu'il attend. L'homme contourne le lit et pose une sorte de petite lumière sur la table de chevet. D'un clic, il l'allume. C'est discret. Ça ne fait qu'une lueur, mais cela lui semble suffisant.

— Couche-toi, ordonne-t-il.

Je soupire avant d'obéir. Je ne suis pas mécontente qu'il en vienne aux faits. La fatigue me colle à la peau, peut-être que je pourrai faire une sieste après ?

— Étends-toi sur le dos. Je vais te menotter.

Cette fois, je pivote la tête vers lui. La peur remonte d'un cran.

— Pourquoi ? demandé-je.

— Parce que je l'ai décidé.

Il monte sur le matelas et me tire le bras pour l'emprisonner. Il répète l'opération de l'autre côté son corps surplombe le mien.

— Quand tu seras sage, tout ceci ne sera plus nécessaire.

Je fixe le plafond pendant qu'il enchaîne mes pieds. Je ne sais pas ce qui est le plus humiliant : qu'il m'attache ou qu'il me fasse toutes ces choses ? S'agenouillant entre mes cuisses, ses mains caressent mon ventre, puis mes seins.

— Aujourd'hui, nous allons passer à la seconde étape de notre petit jeu.

Je lui jette un regard noir.

— Parce que c'est un jeu pour vous ?

Il fait mine de griffer ma peau, sourit.

— Oui, Mia, c'est un jeu. Ou plutôt... une expérimentation.

Je grimace quand sa main dérive entre mes cuisses et il plonge ses doigts dans mon sexe. Je ferme les yeux. Vivement qu'il fasse sa petite affaire. On ne va pas y passer la journée, non plus !

— Je vais t'apprendre à demander, dit-il encore. Ou plutôt, à supplier...

À force de bouger ses doigts, ils deviennent humides et ses poussées commencent à faire un bruit désagréable. Au bout de plusieurs passages, il frictionne mon clitoris. Je me raidis.

— Arrêtez, rugis-je en osant replonger mes yeux dans les siens.

— Oh, mais je vais arrêter. Ne t'en fais pas.

Il augmente la force de ses secousses et mon bas-ventre réagit par de petits soubresauts. Je serre les dents, déterminée à garder la tête froide le plus longtemps possible. Peut-être le

perçoit-il car il sourit davantage avant de replonger ses doigts dans mon sexe. Je détourne la tête, gênée par le bruit qui émerge de mon entrejambe. Seigneur ! Je déteste ça !

— Ton corps me cède, Mia... Est-ce que tu le sens ?

— Ça n'a... rien à voir.

Mon souffle m'échappe et saccade mes mots. Mes muscles se tendent sous ses passages appuyés, lents et répétitifs. Quand il effleure mon clitoris, je sursaute et réprime un râle de justesse. Pourquoi est-ce que je lutte ? Je ne fais que retarder l'inévitable. Avec difficulté, je ferme les yeux, laisse mes muscles se détendre et le plaisir gagner du terrain. Toute ma concentration se focalise sur ces petits spasmes qu'il génère dans mon ventre.

— C'est bien, dit-il en retirant ses doigts.

Je redresse la tête, troublée par cet arrêt. Lentement, il descend son bas de pyjama pour en éjecter sa verge tendue. Je fixe ce gland rosé qu'il guide dans mon ventre et je soupire lorsqu'il le pousse tout au fond. L'homme me donne quelques coups de reins bien sentis avant de s'immobiliser. Du bout d'un doigt, il taquine mon clitoris et déclenche un nouveau sursaut dans mon corps.

— J'adore quand tu me cèdes, Mia...

Je ne réponds pas, toute accaparée que je suis à savourer ses petites frictions qui m'électrisent de l'intérieur. Ma tête repousse ses mots : je ne lui cède pas, je prends. C'est très différent. Quand je lâche une plainte lascive, il s'arrête de nouveau et je relève les yeux vers lui, confuse. Son sourire ne s'estompe pas et il m'assène encore deux coups de boutoir rustres qui m'obligent à fermer les yeux. J'attends la suite quand il se retire brusquement. Je reporte mon attention sur lui, le vois qui positionne sa verge humide au-dessus de mon sexe avant de se branler. Il me fixe en bougeant sa main de haut en bas, et moi, je bascule mon regard sur lui, puis sur ce sexe qui vient de se retirer après m'avoir procuré de douces sensations.

— Oh, Mia... Bientôt, tu me demanderas de te baiser, gémit-il en accélérant ses caresses.

Cette fois, je comprends ce qu'il fait, mais il peut attendre ! Quand il semble prêt à exploser, il s'arrête brusquement. Sa main revient entre mes cuisses et il pousse à nouveau ses doigts

en moi, déclenchant une sorte de torrent qui s'écoule de mon sexe. Saleté de corps qui me trahit ! Il me caresse à l'intérieur et frotte mon clitoris à me rendre folle. J'essaie de retenir mes plaintes, mais ma respiration s'emballa et je lâche un cri étouffé. À nouveau, il s'arrête. Je détourne la tête pour masquer le désir qui m'habite. Il attend, les yeux rivés sur moi, espère probablement que je lui demande de continuer, mais j'en suis incapable. De façon indécente, il lèche ses doigts, geste qui fait palpiter mon sexe dont le plaisir reste suspendu. Au lieu de recommencer son manège, l'homme recommence à se masturber.

— Oh... Mia...

Lorsqu'il éjacule, son sperme gicle sur mon ventre et sur une partie de mes seins. Je grimace. Il y en a partout ! Voilà donc son jeu ? Me faire languir et me salir ainsi ? Je serre les dents, dépitée, frustrée, avec une subite envie de pleurer. L'homme pose sa main sur ma peau et étale la substance visqueuse.

— Tu resteras ainsi, attachée et pleine de foutre, jusqu'à ce que je revienne te voir.

Au lieu de partir, il utilise sa main enduite de sperme et force ma bouche pour que je lèche ses doigts.

— Goûte-moi, ordonne-t-il.

Il frotte ses doigts contre ma langue et je grimace en le laissant agir à sa guise.

— Je rêve du jour où tu me prendras dans ta bouche sans essayer de me rouler.

Devant mon manque de réaction, il arrache ses doigts et les replonge brusquement dans mon ventre. Je sursaute. Deux poussées plus tard, mon corps vibre sous ses caresses et je me cambre instinctivement pour prolonger ce moment.

— Supplie-moi, chuchote-t-il.

Je scelle mes lèvres, je refuse de céder à sa requête, mais je happe tout le plaisir qu'il me donne. Sur le point d'atteindre l'orgasme, il se retire de nouveau et m'observe. J'ai le sexe en feu et la bouche ouverte. Je grogne et tente de me débattre dans ce lit.

— Supplie-moi, répète-t-il.

— Jamais !

Il fait un bruit avec sa bouche et son sourire revient en force.

— Jamais, répète-t-il, amusé. Voilà un mot que tu devrais éviter de prononcer.

Dans un soupir, il se glisse hors du lit et me laisse là, attachée, écartée, souillée, et le sexe qui palpite dans le vide. Il se dirige vers la salle de bain et je l'entends qui se nettoie en me laissant en plan. Maintenant, je sais pourquoi il tenait à m'attacher ! Il voulait éviter que je termine la besogne par moi-même ! Quand il sort de la petite pièce du fond, son bas de pyjama est en place et il nettoie ma table avant de marcher en direction de la sortie. Sur le seuil, il s'arrête et se tourne vers moi.

— Ne t'inquiète pas. Sachant dans quel état tu es, je tarderai pas à retrouver la forme et je reviendrai très vite m'amuser avec toi.

Dans un rire, il sort et referme la porte. Quand le verrou tombe, je renifle, puis je pleure en silence. Une chose est sûre : je déteste ce jeu !